

LES GRANDS ENJEUX DE LA CAMPAGNE ÉLECTORALE AMÉRICAINNE

MARK KESSELMAN *

L'élection présidentielle de 2008 est unique dans l'histoire américaine pour une raison évidente : pour la première fois, dans un pays où l'esclavage était chose courante jusqu'à il y a 150 ans, un candidat des deux grands partis politiques était un noir, voire – et c'est très important pour comprendre la victoire d'Obama – un candidat bi-racial. Car, si Obama avait été regardé comme noir, les résultats auraient pu être bien différents. Obama s'est présenté comme étant le fruit d'une mixité parentale. Dans sa première conférence de presse, après sa victoire, il s'est décrit comme un « mutt » – c'est-à-dire, un chien de parents mixtes et non de sang pur ! Et ce « gag » était tout à fait exact : comme Obama a souvent dit pendant la campagne, de père africain, mais de mère blanche, il a été élevé, après la mort de sa mère, par sa grand-mère blanche – une brave dame qui était elle-même raciste... Donc, sur le plan symbolique et moral, l'élection d'Obama est une première dans l'histoire américaine. Quel sera l'impact de ce fait sur le programme politique d'Obama ? Nous allons aborder cette question après avoir fait le tour d'horizon de la campagne électorale.

La campagne électorale

L'élection présidentielle de 2008 a été atypique, mais pas exceptionnelle : elle a eu lieu dans un contexte de crise économique et financière où le candidat républicain prônait le marché pour seule solution, alors que le candidat démocrate proposait une autre voie. Dans ce sens – et c'est le facteur qui a été probablement décisif dans la victoire d'Obama – l'élection de 2008 peut être comparée avec celle de 1932. En 1932, tandis que le président sortant, le candidat républicain Herbert Hoover, n'avait pas d'autre chose à proposer que de rester passif en attendant des jours meilleurs, Franklin Delano Roosevelt, le candidat démocrate, a proposé un « New Deal » un programme musclé de gauche. En 2008, John

* PROFESSEUR ÉMÉRITE DE SCIENCE POLITIQUE, COLUMBIA UNIVERSITY

McCain, le candidat républicain, a appelé pour le changement et s'est vanté d'être un « maverick, » un franc-tireur. Or, Obama avait toute facilité pour démontrer que McCain était étroitement lié à Bush. Par exemple, il a voté à 90 % pour les projets de loi de George Bush, il a défendu des réductions d'impôts pour les riches pilotés par Bush. Sa proximité avec Bush en 2008 lui a été fatale : sa côte était moins de 30 pour cent pendant des années... Une des « pubs » d'Obama les plus remarquées, et qui est passée en boucle à la télé, a montré McCain et Bush, main dans la main ! Plus important encore, une pub qui a montré McCain, souriant au milieu de la crise, proclamant que l'économie américaine était « fondamentalement saine. »

En général, dans presque chaque élection présidentielle, l'état de l'économie est décisif : quand l'économie va bien, le candidat du parti au pouvoir a les meilleures chances de gagner. Quand l'économie va mal, le challenger est mieux placé. Et, en 2008, surtout dans les dernières semaines de la campagne, l'économie américaine est allée très mal, avec la crise financière, la bourse en chute libre, les grandes entreprises financières et industrielles en faillite, la crise de logement, le chômage en plein essor, etc. Avec la cote tellement basse de Bush et avec la crise économique, presque n'importe quel candidat démocrate aurait pu gagner.

Nous venons de citer le facteur le plus important qui explique la victoire d'Obama. Mais il y a eu d'autres éléments de la campagne qui l'ont favorisé. Parmi eux, trois furent décisifs :

– Le premier tient à l'organisation de la campagne des deux candidats. Obama a organisé sa campagne d'une manière estimée comme la meilleure dans l'histoire américaine. Dès les primaires, il a commencé sa campagne en février 2007 de presque rien : un sénateur élu depuis moins de trois ans et qui n'était connu que pour avoir fait un grand discours remarqué – et remarquable – à la convention démocrate de 2004. Quelle audace ! Un mot qu'il a pris pour le titre de son deuxième livre : « The Audacity of Hope ». Un thème qu'il a souvent évoqué dans sa campagne ! En particulier, parce qu'il a osé faire campagne pour la candidature démocrate contre la machine de guerre formidable du couple Clinton. C'était presque certain en 2007 qu'Hillary Clinton serait la candidate démocrate. Elle disposait d'une notoriété immense, un carnet d'adresse inouï qui datait de la présidence de son mari, des grands fonds pour mener la campagne, et une organisation politique rodée, avec à ses côtés, son mari – l'homme politique parmi les plus doués et populaires des dernières décennies. Bien sûr, Obama était bien conscient de deux facteurs qu'Hillary – et

puis McCain – n'ont pas compris : d'abord, que le pays avait soif de changement. Donc, l'argument principal d'Hillary, et puis de McCain – son manque d'expérience – a été plutôt un atout qu'un handicap ! Tandis qu'Obama était le visage d'une Amérique en voie de changement : changement de génération, changement du point de vue, d'un outsider, de quelqu'un qui n'appartenait pas aux équipes en place à Washington ; et même de quelqu'un qui reflétait par sa personne toute la diversité de l'Amérique. Obama a gagné la presque totalité des votes noirs, mais aussi les deux tiers des votes des Hispaniques, qui constituent un groupe de plus en plus important aux États-Unis. Obama est resté constant sur ce thème du début à la fin de la campagne. Cette constance a contrasté avec les campagnes d'Hillary et puis ensuite de McCain.

L'autre facteur de l'organisation de la campagne qui explique la victoire d'Obama tient à l'organisation interne de sa machine de guerre. Obama est le premier candidat à utiliser à fond le « net » pour toutes sortes de choses : pour collecter des fonds – des centaines de millions de dollars issus de contributions modestes ; pour communiquer avec les électeurs, surtout les jeunes, qui en général se mobilisent et votent peu et qui se sont mobilisés massivement pour Obama (et ont voté aux deux tiers, eux aussi, pour Obama).

Le moment clé qui a démontré qu'Obama était un candidat « sérieux » a été le « caucus » d'Iowa, le premier test des candidats à la candidature démocrate. Dans un État où les Noirs sont presque inexistantes, Obama a gagné. Une raison importante tenait à l'organisation méticuleuse de sa campagne. En bon « community organizer » (qu'il a été pendant des années à Chicago), il a organisé des portes à portes, des soirées de sympathisants, et des messages sur le net. Sa victoire en Iowa a transformé Obama de candidat noir type Jesse Jackson, c'est-à-dire le candidat qui était le représentant des Noirs en candidat qui était noir mais représentait tous ceux qui cherchaient le changement.

De même, après sa désignation comme candidat démocrate, pendant la campagne contre McCain, on peut relever les mêmes caractéristiques. McCain a mené une campagne minable sur le fond et du point de vue de l'organisation interne. Sur le fond, il est apparu comme instable, changeant d'un jour à l'autre : un jour, il a critiqué les relations d'Obama, puis, contre le fait qu'Obama prônait le socialisme. Et dans cette campagne négative, il s'est abstenu de se prononcer pour ce qu'il proposait pour résoudre la crise.

En organisant sa campagne, McCain a fait preuve d'une incapacité à diriger. Pendant les primaires, il a trop dépensé et il

était presque obligé à renoncer parce qu'il n'avait plus de fonds. Pendant la campagne contre Obama, McCain a remercié les principaux dirigeants de sa campagne parce qu'ils ont été assez médiocres ; et puis il a été obligé de faire appel aux lieutenants de Karl Rove, le conseiller politique malin de Bush – et l'homme qui a inspiré une campagne de dénigrement contre lui en 2000 pendant les primaires républicaines qui a permis à Bush de gagner contre McCain... À partir du moment où McCain a remplacé son équipe et s'est tourné vers les lieutenants de Rove, il a perdu son statut de quelqu'un d'honnête et admirable pour devenir un politicien comme les autres...

– La personnalité des deux candidats a également joué. Les qualités de constance, de sérieux, et d'intelligence d'Obama ont été nettement plus attirantes que la nervosité, la médiocrité, et le manque de sérieux de McCain. Quelques exemples parmi beaucoup : McCain a avoué publiquement – à son grand regret - que l'économie n'était pas son fort ! Et cela, au plus fort de la grande crise économique... Pendant un des débats télévisés entre McCain et Obama, celui-là s'est promené sans cesse autour du plateau et a fait des grimaces à chaque moment, tandis que celui-ci est resté assis, tranquillement et avec autorité. Qui, donc, paraissait comme le plus apte à prendre les leviers de commande ?

Or, le facteur le plus révélateur des personnalités et de la compétence des deux candidats a été leur choix des colistiers. Obama a choisi Joseph Biden, un politicien sans grande envergure, mais qui avait des décennies d'expérience comme sénateur, surtout dans le domaine de la politique étrangère. Malgré quelques faiblesses – il était connu pour ses discours interminables et des gaffes qui ont fait la joie des commentateurs - c'était sûrement quelqu'un prêt à occuper la Maison-Blanche au cas où... Tandis que Sarah Palin, après un début remarqué à la Convention républicaine, a fait preuve d'un grand amateurisme et a très vite montré son inexpérience et sa méconnaissance de la politique, en dehors de l'État d'Alaska dont elle était la gouverneur, avec ses 700 000 habitants. Si Biden était connu pour ses gaffes, Palin l'a rapidement dépassé. Quand on lui a demandé quelle était sa compétence dans le domaine de la politique étrangère, sa réponse fut : on pourrait regarder la Russie comme une île près des côtes d'Alaska ! Et un conseiller perfide de McCain a révélé que Palin estimait que l'Afrique était un pays et pas un continent !

Les faiblesses de Palin étaient graves pour McCain. Mais le plus grave, c'était ce que ce choix a révélé de McCain lui-même. Le choix a été improvisé, sans grande recherche, et après deux courts entretiens entre McCain et Palin. Donc, McCain a fait

preuve d'une grande légèreté en prenant la décision la plus importante de sa campagne.

– L'opposition a été nette quant aux politiques proposées par les deux candidats. Dans la plupart des domaines de la politique intérieure et extérieure, Obama a proposé des réformes qui ont été plus populaires que celles proposées par McCain. D'abord, sur ce plan économique, Obama s'est nettement opposé aux politiques néolibérales de Bush – et de Reagan. Il a condamné la déréglementation des années Bush – et Clinton. Obama est resté prudent dans ce domaine : nous allons revenir sur le fait qu'il fait preuve d'une modération assez grande. Obama s'est servi avec facilité des propos (et des votes) de McCain pendant les années qui vantaient le système de capitalisme sauvage. Il en a été de même pour les réformes des impôts. McCain était partisan des réformes de Bush, qui a réduit les impôts pour les plus riches ; Obama a proposé de revenir à la grille antérieure pour réduire les impôts pour la plupart des citoyens et de les augmenter pour les deux pour cent de la population qui gagnent plus de \$ 250 000 par an. Les critiques de McCain contre Obama sur ce point sont restées sans appel.

Sur le plan social et des mœurs, là encore, McCain a perdu dans l'opinion publique. Par exemple, Obama a proposé une grande réforme de la santé, qui a eu un écho très positif dans l'opinion publique. McCain a proposé une réformette qui aurait pu coûter plus cher pour beaucoup et qui aurait pu avoir pour résultats de réduire le nombre de ceux qui bénéficiaient d'une couverture médicale. Sur la question des mœurs, McCain, et encore plus Palin, ont prôné des valeurs qui sont de moins et moins populaires. Ils ont proposé, par exemple, de nommer des juges qui ne prennent pas parti pour le libre choix quant à l'avortement. McCain et Palin ont représenté la base du parti républicain. Or, depuis quelques années, cette base s'est coupée d'une autre Amérique – plus jeune, plus urbaine, plus libérale dans le domaine des mœurs.

Enfin, la politique étrangère était un domaine où les deux candidats ont eu des différences assez grandes. McCain s'est présenté comme le candidat le plus expérimenté et plus apte à prendre les commandes militaires et politiques. Or, son comportement instable et ses propos guerriers (par exemple, après le conflit en Georgie) l'ont desservi. Obama a eu un grand avantage sur la guerre d'Iraq, en proposant de retirer les troupes, ce qui a eu un écho favorable dans l'opinion publique. Mais surtout, les Américains ont approuvé son discours sur le besoin de renverser l'orientation de Bush dans le domaine de la torture,

la surveillance, et l'action unilatérale dans le monde. Obama a promis de fermer la prison de Guantanamo et de négocier avec des pays réputés adversaires, par exemple l'Iran et la Corée du Nord. Plus généralement, il a défendu une approche multilatéraliste. McCain, par contre, a suivi la ligne dure de Bush.

Les résultats électoraux

Dans les derniers mois de la campagne, et surtout après l'éclatement de la crise financière et économique en septembre, les sondages donnaient Obama gagnant, avec une avance qui allait de 4 à 8%. L'incertitude des sondages résidait dans l'ampleur d'un vote raciste inavoué. Aux États-Unis, cela s'appelle l'effet Bradley. Il s'agit d'un candidat noir au poste de gouverneur de Californie en 1982. Bien que les sondages l'aient donné gagnant avec une avancée confortable, il perdit. Les analystes estiment que la raison tient à une dissimulation du vote raciste en faveur de son adversaire. Cette fois, l'effet Bradley n'a pas joué. Bien au contraire, il est possible que les votes racistes pour McCain aient été plus que compensés par une mobilisation de la communauté noire en faveur d'Obama. En général les Noirs votent démocrate dans les élections présidentielles dans les proportions allant jusqu'à 90%. En 2008, cette tendance était encore plus forte : 95% des Noirs ont voté Obama. D'autre part, en 2008 il y eut une mobilisation sans précédent des Noirs, et donc de leur part dans l'électorat. Beaucoup d'électeurs noirs habitent les grands États sensibles qui ont fait la victoire d'Obama, par exemple, Pennsylvanie, Ohio, et Caroline du Nord.

Obama a gagné avec une marge considérable. Grâce à l'effet multiplicateur du collège électoral, sa victoire en grands électeurs a été écrasante : 365 contre 173 pour McCain. Dans ce système archaïque, le candidat qui a la pluralité des votes des citoyens dans un État obtient la totalité des grands électeurs de cet État. Puisque Obama a eu une avance sur McCain dans la plupart des États, sa victoire au collège électoral a été particulièrement impressionnante : comparable à celle de Ronald Reagan en 1984.

Pour comprendre la grande victoire d'Obama, on peut analyser les groupements de la population. (Ces statistiques viennent d'un sondage post-électoral publié dans le *New York Times* du 9 novembre 2008.) En ordre dispersé :

- Obama doit sa victoire aux femmes, qui ont voté pour lui dans les proportions massives. Il a recueilli 12% de plus de votantes féminines que McCain.

- Parmi les classes d'âges, les jeunes (entre 18 au 29 ans) ont favorisé Obama par une majorité écrasante : le décalage était

de 34 en faveur d'Obama! Celui-ci a eu également l'avantage sur McCain parmi les 30-44 ans (dans une moindre mesure); ils ont été à égalité parmi les 45-59 ans; et McCain a eu un petit avantage parmi ceux qui sont au-dessus de 60 ans.

– Parmi les groupements ethniques et raciaux: comme nous l'avons vu, Obama a été le favori de 95% des Noirs et de deux tiers des Hispaniques. Il a été le favori également des Asiatiques à hauteur de 62%. Donc, il n'y avait que les Blancs qui ont favorisé McCain (à hauteur de 55%). Donc, on peut dire que l'Amérique blanche reste toujours conservatrice. Or, avant de conclure que c'est le facteur racial qui explique ce résultat, il faut savoir que, lors des élections présidentielles de 2004, les Blancs avaient voté républicain (pour Bush) dans des proportions encore plus grandes!

– Le niveau d'éducation explique peu. Obama a été favorisé par tous les groupes. C'est intéressant que ceux qui ont eu le plus d'éducation – davantage qu'une licence (en anglais: post-graduate education) – ont voté Obama dans les proportions particulièrement grandes, 58% contre 40% pour McCain!

– Une surprise quant à la situation financière des votants. Bien que ceux qui gagnent moins de 50 000 \$ par an (c'est-à-dire, les revenus modestes) ont voté Obama par 60% contre 40% pour McCain, les plus riches ont voté aussi en majorité pour Obama!

– Le clivage était net entre les habitants des grandes et petites villes et ceux des villages et des zones rurales. La plus grande différence opposait les habitants des grandes villes (au-dessus de 500 000 habitants): 70 pour cent ont voté Obama contre 28 pourcent pour McCain.

– Le facteur religieux a pesé beaucoup sur le vote. Les juifs ont voté Obama par 78% contre 21%; les catholiques ont favorisé Obama par 9%, tandis que les protestants blancs ont favorisé McCain par 65% contre 34%.

– Enfin, tandis que dans les dernières élections présidentielles les votants qui s'affichent comme indépendants ont voté républicain, en 2008 la majorité des indépendants ont voté Obama.

Qu'est-ce que ces résultats nous enseignent? Tout d'abord, que les Américains dans leur grande majorité (57% contre 43%) ont préféré Obama. Il faut remonter jusqu'à 1984 (la réélection de Ronald Reagan) pour trouver une pareille victoire. Ensuite, comme nous venons de le voir, presque toutes les catégories de la population ont préféré Obama, parfois dans des proportions immenses (femmes, jeunes, Noirs, Hispaniques, habitants des

grandes villes, et juifs). Néanmoins les États-Unis restent très polarisés, avec surtout les Blancs protestants (qui représentent, il faut souligner, 42% de la population) très méfiants à l'égard d'Obama.

Pour terminer ce tour d'horizon des résultats, regardons le résultat des élections législatives. Ici, la victoire démocrate est encore plus forte. Le parti Démocrate a déjà eu la majorité des deux Chambres. Il sort fortement renforcé en 2008. Dans la Chambre des représentants, le parti a gagné 20 sièges, pour avoir 255 sur les 435 sièges au total. Au Sénat, il a aussi nettement renforcé sa majorité. Si on compte deux sénateurs indépendants, qui votent avec le groupe démocrate, le parti dispose de 58 sièges sur 100, avec deux sièges encore incertains. Si les démocrates gagnent ces deux sièges (ce qui est d'ailleurs peu probable, mais pas exclu), ils arriveront au seuil magique de 60 sénateurs – suffisant pour empêcher les républicains de bloquer des votes sur les projets de loi. (Le règlement complexe du Sénat nécessite au moins 41 sénateurs pour empêcher des votes.) Donc, dans tous les cas, Obama et ses alliés démocrates au Congrès disposent d'une situation tout à fait convenable pour poursuivre leur agenda. La grande question est de savoir comment ils vont profiter de cette situation enviable ?

La suite

Avec sa victoire nette et une crise dramatique qui demande une réponse forte du gouvernement, Obama est dans une situation jamais vue depuis l'élection de Franklin Delano Roosevelt en 1932. Qu'est-ce qu'Obama va faire face à cette situation ?

Obama n'entre en fonction que le 20 janvier 2009, et il a souvent insisté sur le fait qu'il ne peut rien faire avant cette date. Donc, nous n'avons que quelques éléments pour prévoir ce qu'il va faire comme président : son programme électoral, ses entretiens et conférence de presse après son élection, et ses premiers choix comme conseillers et ministres.

– Quant à son programme électoral et ses propos depuis sa victoire, nous avons déjà souligné qu'Obama a pris des positions dans sa campagne qui, bien que plus à gauche que celles de George Bush, ont été assez modérées. Au sein du parti démocrate, Obama se situe au centre. Par exemple, parmi les candidats à la désignation du parti à la présidence, Dennis Kucinich, John Edwards, et même Hillary Clinton (sur le plan de la politique sociale) étaient plus à gauche que Obama. Quant à la politique étrangère, nous avons souligné plus haut

les deux faces de sa politique étrangère. Il a pris position pour une politique plus multilatéraliste. Il a appelé au retrait rapide des troupes américaines d'Iraq, mais il a proposé de renforcer considérablement les troupes américaines en Afghanistan. Il a proposé de fermer la prison militaire de Guantanamo, et envisagé des pourparlers avec des adversaires des États-Unis comme l'Iran et la Corée du Nord. Il a donné à penser qu'il allait changer la politique dure à l'égard de Cuba (par exemple, le boycott économique). C'est possible également qu'il puisse repenser la question des euromissiles en Pologne. Mais il reste favorable à l'élargissement de l'OTAN. Il a condamné l'action militaire de la Russie en Georgie, sans critiquer les attaques géorgiennes. Il a pris position pour attaquer Al Qaeda en Pakistan même sans l'accord du gouvernement pakistanais et pour renforcer les troupes américaines en Afghanistan. Il a pris une position dure et sans nuances pour défendre Israël, par exemple, dans un discours à AIPAC (l'organisation «ultra»). Donc, bien que la victoire d'Obama marque la fin de la pire époque des Faucons à l'égard du monde extérieur dans l'histoire contemporaine des États-Unis, on peut comparer son orientation à celle de Bill Clinton – pour le meilleur et pour le pire.

Sur la politique intérieure, nous avons fait le tour d'horizon du programme d'Obama. Depuis son élection, il n'a pas fourni beaucoup d'éléments supplémentaires. Il semble qu'il y a un débat parmi ses conseillers entre ceux qui réclament de la prudence, compte tenu de la crise économique, et ceux partisans de plus d'audace. Cette dernière posture, basée sur le précédent des cent premiers jours de F. D. Roosevelt, pourrait comprendre, par exemple, une réforme de la santé, des aides pour aider l'industrie automobile au bord de la faillite, et un vaste programme de dépenses pour les travaux publics – pour améliorer les infrastructures vétustes, (routes, ponts, etc.). Dans son premier entretien télévisé en novembre 2008, Obama a laissé à penser qu'il allait faire le choix le plus audacieux. Or, même ce choix est assez modeste étant donné et la gravité de la crise et les erreurs graves des années de la présidence Bush et, plus important encore, l'économie américaine héritée de la politique économique néolibérale.

– Qu'indiquent les premiers choix d'Obama en ce qui concerne des conseillers et ministres ? Jusqu'ici, Obama a choisi comme conseillers des proches qui l'ont aidé à gagner la présidence, par exemple David Axelrod comme conseiller principal à la Maison-Blanche, et l'ancien député Rahm Emmanuel, comme chef de cabinet. Pour les ministres, il a choisi des vieux routiers des

années Clinton, par exemple, Thomas Daschle comme ministre de la Santé, Janet Napolitano, comme ministre de la sûreté, et peut-être Hillary Clinton comme ministre des Affaires extérieures. Beaucoup viennent du Democratic Leadership Council, le groupement centriste (modéré) au sein du parti démocrate. Ce sont des hommes et des femmes expérimentés et compétents. Mais, pour un candidat qui a prêché le changement, jusqu'ici il a déçu beaucoup de ses partisans. Certains contestent l'idée que ses choix présagent des politiques modérées. Ils prétendent que, pour piloter des réformes, il vaut mieux de faire appel aux gens qui comprennent comment diriger ces changements. Donc, l'affaire n'est pas encore jouée !

Pourquoi tant de modération ?

Quand même, au vu de ces éléments programmatiques et des premiers choix des dirigeants de l'administration d'Obama, on peut se demander pourquoi Obama est si modéré. On proposera quelques pistes de réflexion. Tout d'abord, toute sa vie, Obama a fait preuve de modération et pragmatisme. Par exemple, pour être élu dirigeant de la revue prestigieuse du droit à la faculté d'Harvard, Obama a réuni les votes des conservateurs aussi bien que ceux des progressistes. De même, dès le début de sa carrière électorale à Chicago, Obama était connu pour être un modéré. Donc, il ne faut pas être surpris s'il reste fidèle à lui-même. D'autre part, pour être élu aux États-Unis, il faut rester dans les limites « respectables. » Souvenons-nous que John Edwards et Dennis Kucinich, les candidats les plus à gauche de la désignation démocrate à la présidence en 2008, ont totalement échoué (pour ne pas parler de Ralph Nader).

On peut ajouter à ce facteur structurel le fait que, pour qu'un homme noir puisse être élu aux États-Unis, il ne faut pas qu'il soit radical et « trop noir. » Jesse Jackson, le candidat noir malheureux en 1984 et 1988, est là pour le témoigner. Un candidat noir ne peut pas être regardé comme représentant des Noirs. La modération est essentielle pour récolter des fonds et gagner.

Le besoin d'être modéré vient en partie du décalage entre la population en entier et l'électorat. Les chercheurs Frances Fox Piven et Richard Cloward ont parlé de « the hole in the electorate », c'est-à-dire le fait qu'il y a des millions de citoyens qui ne votent pas – et en général, ces citoyens sont les moins privilégiés de la population. Parmi eux, il y a en qui sont socialement marginaux – et qui ne sont pas inscrits sur les listes

(aux États-Unis, c'est souvent compliqué de s'inscrire). Il y a aussi deux millions de prisonniers et ex-prisonniers, dans de grandes proportions des Noirs et Hispaniques, qui sont déchus à vie de leurs droits civiques. Au total, 50% des Américains ne votent pas. Cette frange hétérogène de la population a grand besoin d'un État progressiste. L'absence de ces gens du système politique a donc un impact conservateur important.

Quel avenir ?

Pour autant, l'élection d'Obama comme celle de F. D. Roosevelt peut ouvrir une perspective et lancer une dynamique qui, d'une part, pourrait dépasser Obama. Si les grèves d'après les élections de 1932 ont été si grandes, c'est en partie à cause des attentes que le candidat démocrate avait suscitées dans la population. D'autre part, F. D. Roosevelt était, ainsi qu'Obama, un grand pragmatique. Tous les deux cherchent à laisser leur marque dans l'histoire. Roosevelt a compris que pour cela – pour éviter d'être un conservateur comme Herbert Hoover – il fallait tracer une voie nouvelle. Le New Deal n'était pas le socialisme. Mais c'était quand même un grand tournant dans l'économie politique américaine, avec l'idée que l'État est responsable de l'économie et se doit de garantir un minimum des prestations à la population.

Comme Roosevelt, Obama a créé, lui aussi, une dynamique très forte. Sa base comprend des jeunes, des syndicats, des femmes, des Verts, et d'autres forces progressistes. Les attentes restent fortes. Obama est un homme hautement doué et sensible. Ses héros sont Lincoln et Roosevelt. Comme eux, il a de grands atouts pour tracer une nouvelle voie, surtout dans un contexte dramatique. (Comme un de ses conseillers l'a dit, « il ne faut pas gaspiller une crise ».) Ce n'est pas exclu qu'Obama puisse nous livrer des surprises.

